

**Discours prononcé par M. Alfred ROCHAS,
Professeur de Sixième**

Mesdames,
Messieurs,
Mes chers amis,

Ne craignez rien : le jour de la sortie, ce n'est pas une dernière leçon que je viens vous faire, ce ne sont pas de longues recommandations que vous aurez à écouter. Je vous sais et vous vois impatients de recevoir vos prix, tout prêts à vous jeter éperdument dans vos vacances, bien décidés à profiter le plus possible de cette longue suite de jours qui s'ouvrent devant vous, et qui, du seuil où vous les apercevez aujourd'hui, vous semblent riches de plaisirs insoupçonnés et de joies profondes ... Ce sont quelques-uns de ces plaisirs convoités, de ces joies désirées que je voudrais vous aider à conquérir : et pour cela, voici que tout simplement, je viens vous inviter à faire un voyage.

« Les maisons, nous dit Conrad avec une malicieuse ironie, sont des créatures rebelles et ennemies de l'homme ». Fuyons-les donc, ne serait-ce que pour les trouver au retour parées de grâce plus certaine. Partons, voulez-vous, mais pas seulement afin de parcourir monts et mers passant du wagon au bateau, du bateau à la voiture, très vite, trop vite. Nous n'en rapporterions que lassitude et peut-être dégoût, et comme nous serions loin alors du but qui me fait vous pousser aux départs ! Sans loisirs et sans tranquillité, vous ne goûteriez plus le vif plaisir de découvrir des terres nouvelles pour vous, et surtout vous abimeriez à l'avance les beaux souvenirs que vous en rapporterez. En ces jours incertains où nous vivons, où tout se pense et se fait sous le signe de l'inquiétude du provisoire, ils seront, eux, du moins, des valeurs intangibles. Bien plus, le recul du temps leur ajoutant encore, tout ce qui aura pu entacher quelque peu de beaux instants disparaîtra, et il ne restera que ce qui enchantait vos yeux, captiva votre esprit ou émula votre cœur. Quelle douceur alors pour les heures de rêverie, quel réconfort, quelle source de joie et de chaleur pour les inévitables moments de tristesse et de découragement !

Décidés à partir, où irons-nous donc ? Et ici, je m'adresse à tous, à ceux qu'un voyage tente toujours, aussi bien qu'à ceux que trop de sagesse désabusée, trop de liens affectueux, ou la nécessité de bien fâcheuses économies retiennent au rivage : il y aura d'autres vacances après celles qui vont commencer tout à l'heure. Laissez-moi guider votre choix : le voyage que je vous propose, j'en suis sûr, vous séduira. Peu d'entre vous, sans doute, lancé, bien qu'il soit à la mode ; il n'est pas long, et pourtant le terme en est à plus de 1500 kilomètres d'ici ; il n'est pas fatigant, mais on est cependant bien aise d'arriver à sa fin ; il n'est pas monotone, car l'aspect du paysage en est fort varié. Il oblige, au moins une fois, à changer de moyen de transport, et laisse le choix entre l'auto, le train le bateau, l'avion, l'hydravion, voire le cheval, le mulet ou le chameau ; si vous êtes pressé, partant le matin, vous arriverez le soir ; si au contraire vous aimiez les longs trajets, sans pour cela descendre au-dessous de la moyenne de route qu'un sportif de 1935 se doit de tenir, vous pourrez voir deux fois le coucher et le lever du soleil. Ne

cherchez pas : c'est en France et ce n'est pas en Europe, c'est en Algérie que je veux vous emmener.

L'Algérie ! Beau pays tout ensoleillé, où tout vous sera nouveau et familier à la fois, où vous croirez tout reconnaître, et où chaque pas amènera pour vous de nouvelles découvertes. On débarque, après avoir traversé la mer, dans un port dont Alger est justement fière, car le site en est merveilleux ; il ne ressemble point à Marseille, trop bruyant, ni au Havre, trop enfoncé dans la brume ; tout en étant de premier ordre, il ne cherche pas à s'imposer par l'immensité de ses quais, mais, les passes franchies, il force la sympathie par la tranquillité de son accueil. Les collines du Sahel et les montagnes de Kabylie ourlées de rose entourent d'un harmonieux demi-cercle l'eau moirée où se reflètent en ombres mouvantes la vieille tour de l'Amirauté et ses voûtes mystérieuses d'où partaient jadis les pirates barbaresques. On est, du reste, heureux d'arriver, car souvent le temps a paru long, et la terre bien éloignée : c'est que l'on vient de faire une véritable traversée. Elle ne ressemble pas au voyage de Quiberon à Belle-Île, ni même à celui de Boulogne-sur-Mer à Folkestone. Pendant d'interminables heures de jour et de nuit, vous avez vu tour à tour le soleil puis la lune briller sur l'étendue des eaux, et vous avez entendu que le bruit opiniâtre de l'hélice ou les coups assourdis des vagues ; surtout, vous avez vraiment risqué d'avoir le mal de mer, ce qui vous permettra plus tard de dire, en racontant votre voyage : « et à l'arrivée, le Commandant nous a assuré que jamais, depuis deux ans, il n'avait vu une mer aussi déchaînée ».

Une fois la terre, d'ailleurs, tout ennui disparaît, et il y a tant de choses à voir ! Si personne n'est venu vous attendre, un agent de police, vêtu comme le plus correct sergent de ville de Paris, vous indiquera votre hôtel ou votre route : si son bâton n'a pas la même couleur ni la même forme, c'est pour tenir plus aisément en respect les petits cireurs de bottes, dont le zèle à se disputer la faveur de porter vos colis a quelquefois pour ceux-ci de fâcheux inconvénients. Hêlant un des nombreux taxis en station près de la gare, il expliquera au chauffeur, avec force gestes, où vous désirez vous rendre ; et les sons gutturaux et rocailleux que vous entendez, et que, tout d'abord, vous ne rattacherez à aucun idiome connu, vous rempliront du sentiment très net que vous êtes aux confins du monde civilisé ; un peu plus tard, heureusement, quand votre Arabe vous prouvera longuement que le pourboire donné est tout à fait insuffisant, vous aurez l'impression que vous êtes bien doué pour les langues étrangères : vous aurez su traduire en français son pittoresque charabia, et vous en serez pleinement rassuré.

Le long des avenues ombragées de ficus à l'épais et sombre feuillage, il vous sera loisible d'admirer de belles promeneuses habillées à coup sûr par le meilleur des couturiers parisiens, ou un groupe de Mauresques à larges pantalons bouffants et plissés, toutes enveloppées de blanches étoffes, qui ne laissent deviner entre leur voile et leur ample haïk que deux yeux noirs mystérieux et souvent très beaux. Pour échapper à ce mélange de races, quittez la ville basse européenne, et montez dans la Kasba ; l'in vraisemblable dédale de ruelles étroites, les costumes bariolés et les cris stridents des indigènes de tout âge, la chaleur devenue étouffante, les odeurs multiples et tenaces, la rencontre inopinée et bien fâcheuse de petits ânes qui transportent une encombrante cargaison de produits variés dont l'étrangeté attire autant que la saleté repousse : on vous plaira, tout vous amusera, vous étonnera. Et quand vous vous serez arrachés, non sans peine, à cette foule étourdissante, soudain, après un dernier détour, l'horizon s'élargira devant vous, à l'infini, une lumière éclatante vous éblouira ; à vos pieds, par centaines, des terrasses multicolores s'étagent maintenant en gradins, escalier gigantesque que vous n'avez plus qu'à descendre, pas à pas et comme dans un rêve, irrésistiblement attirés par l'appel de ces flots étincelants de bleu, vers cette mer magique que les sirènes d'Ulysse n'ont pas abandonnée.

Mais je ne veux pas vous décrire Alger : les mots n'y parviendraient guère, et seuls les souvenirs vivants peuvent combler le vide qu'ils laissent entre eux et la réalité qu'ils veulent saisir. Quand vous direz là-bas, ne vous laissez pas uniquement envoûter par son charme, ce charme réel des villes d'Afrique où les plaisirs les plus vifs se parent le plus souvent de nonchalance et de mollesse ; quittez la cité des hommes, et enfoncez-vous dans le Sud. Le Sud ! Mot évocateur de solitudes immenses, de soleil torride et de villes mystérieuses, de repos absolu et de plénitude de vie ; pays féérique pour tous ceux qui l'ont connu, où aucun horizon ne borne les désirs, où l'énergie est décuplée, où toute limite s'efface des forces et des possibilités humaines. S'il n'y a plus maintenant aucun danger à le parcourir, si ceux qui l'abordent n'ont plus besoin d'avoir une âme héroïque, son accès demeure toujours difficile : les pays désertiques qu'il faut franchir avant d'arriver au but exigent de ceux qui les affrontent une simplicité de cœur, un renoncement à soi auquel il n'est point aisé d'aboutir. Il faut savoir comprendre le langage de ses humbles et délicieuses petites fleurs mauves, parsemées çà et là, qui semblent vouloir orner un sol trop dur et trop aride ; silencieusement, elles chantent un hymne à la vie, symbole d'un dépouillement et d'une pauvreté qui rend plus facile à un réel enrichissement. Ceux qui goûtent cette leçon, qui viennent à ces pays dénudés avec confiance et gaieté, avec jeunesse et enthousiasme, sont définitivement conquis ; et si la vie qui les pousse ne leur permet pas toujours de s'y arrêter longuement, et, encore moins, de s'y fixer, ils s'en éloignent bien décidés à y revenir, comme s'ils avaient laissé là une partie de leur être, des possibilités de vie jusqu'alors ignorées, et, qui sait ? peut-être le secret du Bonheur. Alain Gerbault est retourné vivre dans ces îles de l'Océan Pacifique où son destin l'avait une fois amené : les terres empourprées d'Afrique méritent bien un pareil geste d'amour.

Suivons ensemble, un moment, si vous le voulez bien, cette route qui, partant d'Alger, s'en va jusqu'aux rives du Niger, ainsi que l'indique le plus sérieusement du monde une plaque indicatrice placée à la sortie d'Alger ; prenons-la lorsqu'elle n'a plus droit à son nom de route, après la dernière station de chemin de fer. À perte de vue court la piste, tantôt sage et toute droite, tantôt fantasque et sinueuse ; de couleur à la fois ocre et rose, elle se déroule, sous le soleil, parmi des espaces plantés de betoums et d'armoises odorantes. Au loin, des montagnes violettes reculent à mesure qu'on avance, et, loin de vous barrer le chemin, vous convient à une poursuite remplie d'attrait et d'inconnu. Avançons toujours : dans ses plaines qui n'en finissent pas, par instants, on aperçoit de l'eau, un lac tranquille et bleu, une baie fermée par une grande digue, des vagues régulières viennent mourir sur le sable. On se prend à mieux respirer ; mais tout disparaît à notre approche, et ne nous laisse que le souvenir d'un bon mirage.

Ce n'est pourtant pas encore le vrai désert : la végétation est assez abondante, de ci de là se dressent quelques arbres, jujubiers ou térébinthes, et, après un orage, on peut voir de nombreuses flaques d'eau le long de la piste. Il faut dépasser la petite ville de Laghouat qui semblait à Fromentin - il n'y a pas si longtemps - le cœur du Sahara et qui n'en est plus maintenant que la première, et toute petite étape. Les plaines à présent s'étaient parsemées de touffes d'alfa, qui sont autant de petits monticules : on dirait que ces plantes, d'un effort suprême, veulent s'arracher à cette terre inhospitalière, et se hausser le plus possible vers le ciel : pourtant, quand elles s'inclinent et s'entrechoquent au souffle du vent, on n'entend qu'un murmure doux et mélodieux : c'est la voix enchanteresse des steppes sahariennes. Au loin, quelques tentes de nomades, en laines de chameau, sont disséminées dans les dépressions : il en sort des hommes sombres, farouches et bronzés, des femmes magnifiquement drapées, le visage encadré de tresses noires. Des réminiscences bibliques viennent à l'esprit : en quel siècle vivons-nous donc ? Puis tout s'efface et l'on traverse une région qui est sans doute la plus désolée de la terre, où rien ne vit, ni plante, ni oiseau, ni insecte, où l'on ne perçoit aucun bruit, où passe un air que personne, semble-t-il, n'a encore respiré ; et l'on ne peut se retenir de rêver aux temps héroïques, et de se demander : « Les premiers qui sont passés, et qui sont allés

toujours plus loin, quelle foi inconnue, quelle étrange espérance portaient-ils donc en eux, pour avancer toujours et quand même ? » Nous, nous savons où nous allons : dans un instant se dressera devant nous, au centre d'une vallée large comme une mer desséchée, debout dans une attitude magnifique de défi, soutenu et comme porté par une ville entière qui se presse autour de lui, le haut minaret de la mosquée de Charldaïa ... Plus tard, ce sera Touggourt que l'on distingue à peine dans l'éblouissant soleil, Touggourt qui cache la moitié de sa population dans ses rues souterraines, et dispute âprement aux sables envahissants la place qui lui faut pour vivre ; ne succombera-t-elle pas un jour ? Ou encore El-Oued, la ville aux mille coupes, accroupie le long des dunes : vue de haut, la région qui l'entoure ressemble à ce pays des Yeux Ronds dont nous parle le poète de l'*Odyssée*, et qu'habitaient les Cyclopes ; au fond d'innombrables cirques serrés les uns contre les autres, ses palmiers cherchent l'eau bienfaisante. Plus à l'Est encore, et cette fois dans le Sud tunisien, à Tozeur, nous trouverons les oasis immenses, pleines d'ombres, d'eaux courantes et de fruits savoureux : et là, portés par les pas rapides des mulets, ou bercés par la démarche lente et longue des chameaux, nous suivrons le long de l'Oued les chemins encaissés, jetant par-dessus de frêles murailles un regard émerveillé dans les jardins d'alentour, vivant un songe inespéré de douceur, de calme et de paix.

Et puis ce sera le retour : comme les autres, vous rêverez dans ce Vieux-Port où tous ceux que la nostalgie a torturés ont regardé, sur un ciel profond à force d'être limpide, un paysage évocateur fait de mâts et de voiles. Vous vous abandonnerez au fleuve lent des souvenirs, et, tandis que notre imagination élargira autour de vous un désert sans fond hanté d'ombres en fuite, elle vous apportera toutes les richesses d'un passé bien proche encore. Comme la nuit, « elle submergera autour de nous la terre, mais elle rallumera les étoiles ». Au réveil, rien à craindre pourtant : le désenchantement ne viendra pas. La splendeur des sables roux sous un ardent soleil, la grâce des palmes aux frémissements incessants et inquiets, l'ombre mauve des ruelles étroites, cette odeur même à jamais inoubliable d'eau, de bois et de fleurs, qui sortait de la nuit tranquille, vous vous emporterez tout avec vous ; tout cela ne sera plus pour vous une région marquée sur la carte, mais un espace intérieur où se reposeront, endormis, les dieux qui vous furent révélés. Et vous goûterez aussi avec intensité le retour dans votre pays, la douceur de ses horizons familiers ; vos yeux s'embrumeront peut-être le long de nos belles routes de France, ombragées de tendres platanes et de verts marronniers ; vous aurez gagné une amitié nouvelle, celle de votre pays. Avec vous, je m'en réjouirai : les enrichissements du cœur sont, certes, les plus précieux. S'il en est ainsi, si, au terme de ce voyage, vous êtes à la fois meilleurs et tout prêts à repartir, alors je n'aurai pas perdu mon temps. « Arrêter un instant, dit encore Conrad -et c'est par là que je terminerai -arrêter un instant les mains occupées aux pratiques de la terre, obliger des hommes absorbés par la vue lointaine des succès matériels à contempler un moment autour d'eux une vision de formes, de couleurs, de lumière et d'ombre, les faire s'arrêter, l'espace d'un regard, d'un soupir, d'un sourire, voilà le but difficile et fuyant, et qu'il n'est donné qu'à bien peu d'entre nous d'atteindre ».

Alfred ROCHAS

(1902-)

Agrégé de grammaire (1929)

Professeur à Buffon (de 1934-1935 à 1960-1961)